

TEXTES PROPOSÉS PAR LES INTERVENANTS JE « LIRE PIERRE LABORIE »,  
TOULOUSE, FRAMESPA, 22 AVRIL 2022.

### **Textes proposés par JM Guillon -**

#### **Texte 1 - extraits de l'introduction de sa thèse sur le Lot, *Résistants, Vichysois et autres*, Paris, CNRS éditions, 1980, p. 2-3.**

Sans prétendre accéder au niveau de la synthèse exhaustive, les recherches menées sur l'opinion publique répondent à une double nécessité. Souci d'une vision d'ensemble : l'étude de l'opinion suppose une approche globale de l'histoire et elle délaisse intentionnellement le plan apparent et spectaculaire de l'action de quelques dirigeants pour s'intéresser à l'état d'esprit et au comportement de la masse de la population. Souci de vision critique et de démythification : dans cette perspective et parce qu'elles correspondent à une des crises les plus profondes de la conscience nationale jamais ressentie dans ce pays, les années quarante offrent un terrain privilégié. Depuis cette période, la mémoire collective s'est chargée de références diverses, politiques ou affectives, qui ont imprégné les mentalités et ont contribué à la naissance d'une véritable mythologie autour de l'attitude des Français pendant la deuxième Guerre Mondiale. Ces représentations figées, renforcées par les opinions actuelles de ceux qui les transmettent, se sont transformées en vérités « de facto ». Elles constituent une sorte de catalogue de références rempli d'affirmations péremptoires relevant le plus souvent d'a priori. C'est en fait le consensus qu'elles trouvent maintenant dans diverses familles de pensée qui leur tient lieu de justification. Parmi ces lieux communs souvent contradictoires, on peut citer la responsabilité première du Front populaire dans les divisions, l'état d'esprit défaitiste et la dégradation du sentiment national des Français, l'explication de la défaite par le laxisme des esprits pendant la Drôle de guerre, l'adhésion enthousiaste à la politique du maréchal Pétain et la stabilité de son prestige, l'importance des prises de conscience suscitées par l'appel du 18 juin 1940, l'unanimité de la Résistance dans le combat exemplaire contre l'occupant, la pratique constante et subtile du double jeu chez les responsables de Vichy... Pour la période proche de la Libération, les images sont encore plus accusées : épuration sanglante sous la terreur rouge, activité des maquis limitée à des exactions et à des violations arbitraires de la justice, menace d'une révolution communiste déjouée par l'intervention décisive du Général de Gaulle. Il faudrait ajouter à cette liste très incomplète les stéréotypes issus d'événements ou de problèmes locaux. Des fortunes prodigieuses amassées à la suite de parachutages mirobolants, des explications sommairement ramenées à des règlements de comptes personnels, l'incohérence ou l'inconscience des actions entreprises par les forces de la Résistance et leur responsabilité dans les représailles allemandes font partie des rumeurs les plus communément répandues.

Ce serait un objectif bien ambitieux que de prétendre établir, de manière incontestable, le bien ou le mal fondé de ces affirmations tenaces. Cependant une étude de l'opinion permet de reconsidérer certaines idées reçues. Dans une période où les sondages étaient presque inexistantes, l'analyse des réactions collectives et des comportements apporte des éléments critiques d'appréciation qui nuancent ou remettent en question nombre d'images véhiculées depuis de longues années et trop facilement associées

à des certitudes. Certes, les difficultés sont nombreuses et la reconstitution de l'opinion est une œuvre malaisée qui s'exerce sur un terrain fragile et juste défriché<sup>1</sup>. Comme tout phénomène de mentalité collective elle se dérobe à l'observation directe et ne peut être perçue qu'à travers son reflet. D'autre part, et en dépit de la convention de vocabulaire, l'opinion publique est rarement une. À la multiplicité des milieux humains et des espaces correspondent une multiplicité des modes de vie et de pensée et donc une grande diversité des opinions. La formation de l'opinion est le résultat de ramifications complexes entre les mentalités profondes, les expériences et les orientations idéologiques des groupes sociaux, et il faut des circonstances particulières pour que ces divergences s'effacent au profit d'une expression plus large et plus homogène. L'état de crise de la France des années de guerre et plus spécialement des situations comme l'effondrement de juin 1940 ou des problèmes comme celui de la collaboration sont des exemples de ces conjonctures exceptionnelles. Rappelons enfin que l'opinion publique n'est pas statique. Elle se forme, elle se modifie, elle bascule et les mécanismes qui expliquent ces mutations ne sont pas aisément perceptibles. Ces constatations, une confusion sensible chez les historiens dans la manière d'envisager le contenu des études d'opinion publique et l'absence de modèles théoriques au moment où nous avons entrepris nos recherches rendaient nécessaire une réflexion sur les questions de méthode<sup>2</sup>.

Sans que le département du Lot puisse être considéré comme un cas généralisable, il offre des éléments d'analyse qui vont au-delà de ses simples limites. En 1939, le Lot est un exemple caractéristique de la France rurale traditionnelle et pauvre du Sud-Ouest que l'on a alors tendance à associer à des notions d'immobilisme, voire de vacuité. Pourtant, ce pays « où il ne se passe rien » a souvent occupé dans la vie politique nationale une place qui dépasse ses possibilités réelles. La notoriété de quelques hommes qui en sont originaires ou l'ont choisi comme région d'adoption y est pour beaucoup. Malgré la faiblesse de son développement économique et l'archaïsme de sa société rurale, le Lot parvient à sortir de l'anonymat et la période de la 2<sup>ème</sup> Guerre mondiale maintiendra la tradition, à travers une actualité parfois tragique. D'autre part, à la veille du conflit, les tendances politiques dominantes du département sont le reflet fidèle des forces qui exercent le pouvoir. Les radicaux-socialistes et les conservateurs modérés règnent sans partage et contrôlent incontestablement les rouages de la vie politique du département par tout un système d'influences qui s'appuie sur un véritable réseau de clientèle. On reconnaîtra l'intérêt que présente l'étude de ces comportements à la fin de la III<sup>e</sup> République dans la mesure où ils sont le produit des options de la classe dirigeante. S'il est incontestable que le Lot des années quarante n'est pas la France réelle, il nous semble en revanche qu'il représente assez bien un modèle de société proche de ce « pays profond » dont se réclame régulièrement la classe politique et au nom duquel sont alors justifiées des orientations décisives. L'étude des tendances majeures de l'opinion publique lotoise en 1939 est à cet égard significative, que ce soit à propos de la crise de Munich ou de la hantise du danger communiste. Ainsi s'explique la place accordée à la description de ce Milieu qui forme le cadre de notre étude. Cette analyse s'avère par ailleurs indispensable à la compréhension des attitudes ultérieures et elle apporte des éléments de comparaison pour juger de l'importance des mutations qui ont suivi la guerre et la Libération.

---

<sup>1</sup> Cf. les travaux de J. Ozouf, Castellan, Bouyoux, Miquel et plus récemment J.J. Becker. Bibliographie.

<sup>2</sup> Cette partie de la thèse a été supprimée de la présente édition. Cf. l'avant-propos.

**Texte 2 - extraits de la postface à la réédition du *Chagrin et du venin* en folio, Gallimard, 2014 p 283-302.**

**Postface - D'un silence l'autre...**

*Les silences parlent. Silence de mort. Silence de dignité. Silence de maturation. Silence de recueillement. Silence de prudence. Silence de servilité. Silence qui est un acte.* J. G. Saliège, 16 mars 1941

Il n'y a pas de conclusion possible aux interrogations que *Le chagrin et le venin* tentait de formuler lors de sa première publication en 2011. L'histoire du très contemporain, spécialement quand elle s'attache aux représentations sociales, est celle des inachèvements, des fins sans dénouement. Rien n'est figé, rien ne permet de mettre un point final au rapport sinueux que les sociétés entretiennent avec leur passé, entre succession de lectures divergentes, ou même contraires, hibernations et réveils soudains de la mémoire longue. [...]

Demeure cependant la réflexion qui est au cœur du livre. Elle interroge le récit ordinaire sur les comportements des Français sous l'Occupation, la manière dont il s'est peu à peu construit entre mémoire, histoire et médias, le sens qui lui est attribué, les fonctions qu'il a pu remplir, la place et le statut de la Résistance dans ce dispositif. On connaît la teneur de la vulgate mémorielle, transformée avec le temps et par ses usages en vérité d'évidence. Elle transmet une double affirmation et décide d'un critère d'évaluation : elle énonce un jugement sur ce que furent les Français ; elle dénonce le mensonge qui, selon elle, a fondé pendant trois décennies la perception que ces mêmes Français avaient de leur histoire ; elle fait d'une idée courte de la Résistance le marqueur irrécusable des conduites collectives. [...]

Ce [celui de ce livre] regard décalé sur le silence ne débouche sur aucun enseignement définitif, il n'impose aucun point de vue, il ne cherche à exonérer personne. Il voudrait seulement rappeler que trop simplifier aboutit en réalité à faire trop dire à l'histoire. Elle a aussi beaucoup à apprendre du côté des solidarités effectives créées par la proximité et l'urgence du quotidien ; beaucoup à retenir des pratiques sociales constatées à l'échelle des lieux de vie où se prennent les décisions, de ce que René Char nommait l'humilité questionneuse. (...)

Dernier silence, enfin, celui qu'André Malraux choisit quand il décide de renoncer à *Non*, le roman projeté et commencé sur la Résistance autour des années 1970. Un extrait en hommage à son ami Raymond Maréchal, fusillé en mars 1944, sera cependant repris dans *Lazare*, puis amputé de quelques pages dans la version définitive. Il s'agissait d'une méditation – mais aussi d'un moment de fureur – où, ainsi que Jean-Louis Jeannelle le relève, Malraux prend pour la première fois position sur les bouleversements culturels qui poussent le pays « à ne vouloir élire que sur son néant ». On pouvait lire dans la partie supprimée : « Quel pays aura éprouvé autant que le mien le besoin de se cracher à la figure ? Tous ces films, tous ces livres enragés à ne montrer que ceux qui n'ont jamais rien fait. (...) Tous les Français n'étaient pas avec la Résistance ? Tous ceux de la Révolution étaient-ils avec les soldats de l'an II, tous ceux du Moyen Âge avec les Croisés, tous ceux de l'Empire à Austerlitz ? Quel cancer pousse ce pays qui fut autrefois si grand pour le monde, à ne vouloir élire que son néant ? » Pour Jean-Louis Jeannelle, en supprimant ce passage, Malraux « a choisi de taire ses sentiments les plus profonds sur la Résistance, mettant par là même de manière symbolique un point final au projet *Non* ». Sans, toutefois, que le silence

du romancier ne devienne définitivement celui de l'écrivain : à Durestal en 1972, au plateau des Glières en 1973, à Chartres en 1975, il continuera à « témoigner pour l'humble honneur des hommes », face à « ceux à qui on ne la fait pas ».

Humilité évoquée chez René Char et André Malraux, humilité indispensable à l'historien pour tenter de comprendre l'étrangeté d'un temps qui fut, par nécessité, celui de la dissimulation, des masques, des faux-semblants, des façades en trompe-l'œil, des stratégies d'évitement et autres codes de connivence. Un monde resté familier par l'illusion de sa proximité et de ses remémorations, mais pourtant éloigné du nôtre, immensément, en tout. Un monde irréductible à la lecture de ce qu'il affiche. Un univers dont une part de vérité restera hors d'atteinte sans la recherche patiente de clés d'intelligibilité en partie perdues, sans un effort d'invention dans l'usage des catégories pour penser autrement ce passé, autrement que dans les seules continuités. Humilité, encore, non comme posture, mais comme boussole, pour aider à se libérer des prismes et des certitudes du présent, parfois de leur arrogance. Pour aider à penser ce passé dans la construction et les héritages d'une longue histoire, à lui donner de l'intelligibilité, sans le dessaisir de son étrangeté.

**Texte 3 - extraits de l'article « Mort » du Dictionnaire historique de la résistance, Robert Laffont, 2006, « Traces et enjeux » p. 956-957, « Le sens » p. 958-959.**

### **Traces et enjeux**

Si la Résistance reste avant tout l'expression de la volonté de vivre et d'espérer, dans un désir d'absolu et de droit au bonheur, on ne conçoit pas d'évoquer son histoire en faisant abstraction de la mort. La force du lien a tant de fois été soulignée, par tant de témoins et d'auteurs, qu'elle appartient au langage convenu des lieux communs. Impossible aujourd'hui d'éviter les clichés pour redire, après beaucoup d'autres, que la mort, fidèle compagne, appartenait en entier à l'univers mental des résistants, ou que l'angoisse du clandestin était un dialogue de chaque jour avec la mort... Mais la banalité des phrases ne doit pas effacer la violence des faits : particulièrement à partir du printemps 1943, la mort frappe durement la Résistance française. De très nombreux réseaux (comme Alliance, Cohors, la Confrérie Notre-Dame, Manipule), des organisations communistes ou proches, et des mouvements (comme Libération-nord) sont plusieurs fois décapités et décimés. Chez ceux qui ont survécu, la proximité de la mort et le souvenir des morts ont laissé des traces indélébiles. Comme Claude Bourdet, Jean Cassou, Agnès Humbert, Jorge Semprun, *Alban Vistel*, comme des milliers de ceux qui firent et qui furent le peuple de la nuit, Albert Camus ne cesse d'y revenir, « coupable » d'être encore là, à la place d'un autre, avec le sentiment d'une insupportable injustice. Edgar Morin rappelle combien l'expérience de la Résistance a marqué son écriture de *L'Homme et la mort*, et Jean-Pierre Vernant parle, longtemps après, des moments où il retrouve ceux qui ne sont plus là pour l'entendre, mais que lui vient toujours écouter, dans le secret du silence.

Ces rappels se devaient d'être, même si ces quelques pages sont moins destinées à dire ce que fut la mort des résistants qu'à ébaucher une réflexion sur ce que nous transmet le rapport de la Résistance et des résistants à la mort. Avec, en perspective, le problème plus général de la nature de la Résistance et de son étrangeté comme événement. En quoi le rapport à la mort y est singulier, en quoi et jusqu'où cette singularité fait-elle de la Résistance un objet d'histoire aux caractéristiques spécifiques ? Ces interrogations ne sont pas de pures spéculations. Elles concernent

des enjeux historiographiques et mémoriels importants qui touchent à l'identité profonde de la Résistance, et à ce que la mémoire collective des années noires en gardera, pour le futur. En effet, pour des raisons et avec des arguments souvent contradictoires, un courant actuel de l'histoire savante rejoint diverses reconstructions de la mémoire pour faire du rôle militaire de la Résistance (opérations, efficacité, influence sur le cours de la guerre) et de sa dimension politique (guerre des chefs, conflits de pouvoir, désaccords de stratégie) le socle de son identité. Cette caractérisation et ce consensus apparent traduisent-ils toute la réalité de ce que fut la Résistance au moment de son existence ? Ou bien comportent-ils le risque de la dénaturer et de la défigurer ? Il ne s'agit évidemment pas de minimiser les problèmes liés aux tensions politiques ou aux conceptions divergentes de l'action militaire, moins encore de chercher à faire de la Résistance un événement « unique », en niant les continuités du refus et le poids des héritages. À travers l'exemple du rapport à la mort, ces questions voudraient appeler à s'interroger sur deux points essentiels : la nature réelle d'un tel événement et la pertinence des catégories qui – autant dans la vulgate de l'opinion ordinaire que dans le discours des historiens – servent à l'appréhender, parfois à le juger.

Les outils de mesure de la guerre des militaires sont-ils encore adéquats pour rendre compte d'une réalité qui s'écarte du modèle habituel, bien au-delà des seules formes de combat ? Comment parler aujourd'hui de ce que Jean-Paul Sartre nommait les « austères vertus » de la « République du silence et de la nuit », comment comprendre et expliquer ce qui a été, en son temps, quelque chose d'autre et de plus qu'une guerre, quelque chose d'autre et de beaucoup plus qu'une lutte pour le pouvoir ?

### **Le sens**

La façon dont la mort survient n'est pas la seule particularité. Elle se retrouve également dans la signification que les résistants donnent ou associent à leur mort, formulée pour certains de manière explicite. En rupture avec la mémoire de la Grande Guerre et une culture de la paix qui reliaient la hauteur du sacrifice et le sentiment de son inutilité, le choix de résister redonne un autre statut au face-à-face avec la mort. En juillet 1933, Pierre Brossolette avait écrit : « Nous sommes entrés dans la vie à un moment où la mort seule avait de la grandeur, mais où elle était absurde. » Dix ans plus tard, il n'est plus question de mort inutile. Dans un de ses textes les plus remarquables, il revendique au contraire, pour les résistants, le droit de mourir, le droit de chercher dans la mort l'accomplissement qui mène au sublime : « ce sont des hommes à qui la mort avait été interdite sous peine capitale et qui ont dû d'abord la braver pour pouvoir la briguer. L'histoire dira un jour ce que chacun d'entre eux a dû d'abord accomplir pour retrouver [...] son droit à la mort et à la gloire. » Ainsi, non seulement les résistants revendiquent l'héroïsme et la mort comme un droit, mais, ils prennent le risque de mourir pour obtenir ce droit à la mort.

Cette affirmation du droit à la mort donne au sacrifice des résistants une de ses significations les plus fortes. La mort n'y est pas une mort sur ordre, elle ne résulte pas du devoir d'obéissance ou d'un acte passif de discipline, elle n'est pas non plus une forme de délivrance. Attendue, affrontée, jamais subie, la confrontation à la mort devient recherche d'un dépassement qui donne sens à la vie. C'est lui qui fait des résistants sacrifiés les compagnons d'Antigone et de Jeanne (Malraux), de tous ceux qui depuis toujours « ont décidé irrévocablement de préférer les raisons de vivre à la vie » (Georges Canguilhem), de ceux, aussi, qui aiment « la vie à en mourir ». Défier la mort donne le pouvoir de nier le néant et, dans l'idéal résistant, la mort n'est pas une

fin. Jacques Decour se considère comme une « feuille qui tombe de l'arbre pour faire du terreau » (30 mai 1942), et aux juges qui lui annoncent qu'il va mourir, Jean Cavallès aurait répondu que la raison et la vérité ne peuvent pas mourir. Innombrables sont ainsi les textes ou les propos rapportés qui reprennent le thème intemporel de la mort devenue victoire sur la mort. On pense inévitablement à la mort qui fait entrer dans l'immortalité et fixe pour l'éternité les traits de la jeunesse, à la « belle mort » des héros grecs que Jean-Pierre Vernant interroge à nouveau aujourd'hui, à la lumière de son propre passé.

Il ne faut voir, dans ces considérations, que l'esquisse, à gros traits, d'une question qui en en recoupe de multiples autres, et qui en pose plus encore, à l'infini. Citons seulement le problème du suicide entré, par la mémoire de tragédies exemplaires (Jacques Bingen, Pierre Brossolette), également par la référence à la capsule de cyanure, dans la mythologie du refus et de l'héroïsme extrêmes ; la foi chrétienne qui anime les jeunes Francs-tireurs et partisans convaincus de rejoindre un monde meilleur, mais qui se battent et meurent pour le bonheur sur la terre ; la maturité stupéfiante de très jeunes garçons qui, comme Lucien Legros, ont le sentiment d'avoir déjà vécu une « vie complète », et qui ont la force, pour leurs proches, d'aller à la mort avec des mots d'amour et le sourire aux lèvres. La façon de mourir des résistants, souvent dans des conditions d'horreur épouvantables, légitime le choix du sacrifice comme une des expressions les plus pures de l'espérance des hommes.

## **Textes proposés par Laurent Douzou –**

### **Textes 4 - extraits des *Français des années troubles*, Seuil, coll. Points Histoire, 2003.**

#### **4a Les Français des années troubles, pp. 9-10.**

Il y a mille façons de vivre l'Histoire. Il y a de multiples façons de l'écrire, sauf à postuler qu'elle pourrait tenir en entier dans le récit répété d'une mécanique de l'inéluctable, inusable, chaque fois impeccablement établie et datée, des origines à l'aboutissement. Faut-il prendre la posture de Candide et rappeler tout ce qui reste négligé, englouti dans l'étrangeté du passé et qui demeure extérieur à notre entendement ? Redire que ce passé n'est évidemment pas réductible à des vérités déjà ficelées, immuables, logiquement reliées par des relations de cause à effet, et qui pourraient être fidèlement restituées, dans les moindres détails ? Confronté au désordre, à l'aléatoire, à l'indétermination du vaste champ des possibles, mais aussi aux structures reproductibles<sup>3</sup>, aux interactions entre l'inattendu et les volontés, l'historien tente de faire le tri. Il questionne, il délaisse, il jette, il néglige, il garde, il ordonne, il met en intrigue. Il construit entre doutes et certitudes ponctuelles, selon son éthique, ses exigences propres et celles de la règle, à la recherche de ce qui lui semble se rapprocher de la vérité la moins réfutable, des enchaînements les plus plausibles, des processus les plus vraisemblables, des manières d'être les moins anachroniques. Il le fait en s'efforçant de dégager des modèles d'intelligibilité qui ne cèdent pas à la voyance trop perspicace des lectures à l'envers, à la commodité des logiques trop prêtes à l'emploi ou à la paresse des ressorts préfabriqués. Des modèles qui essaient,

---

<sup>3</sup> Selon l'expression de Reinhart Koselleck. Cf. « Histoire sociale et histoire des concepts », in *L'Expérience de l'histoire*, Paris, Gallimard-Le Seuil, coll. « Hautes Études », 1997.

dans l'incomplétude et les discontinuités du temps tronqué, de donner sens aux processus de construction de l'événement et à ses modes de réception.

La dissemblance des approches, les tâtonnements et le travail d'invention traversent toute l'histoire des historiens, dans tous les domaines. L'histoire du très contemporain ne fait pas exception<sup>4</sup>. Elle n'est pas une, contrairement à des jugements de surface qui ne retiennent d'elle que la distance courte avec la situation de son objet dans le temps pour la classer dans une catégorie monochrome. Il y a plusieurs façons de la pratiquer, de la penser, et les contributions de ce livre en proposent une, parmi d'autres.

#### **4b Les Français des années troubles, pp. 33-34.**

Les deux principales zones qui découpent le territoire obligent à penser le pays en double, et il y a deux manières de penser l'idée de la France, celle de Londres et celle de Vichy. Dans les limites étroites du seul royaume de Vichy, il y a encore deux façons d'être français, celle de Pierre Laval et celle du maréchal. Pour une majorité de Français, le vieil homme à son tour est perçu comme un homme double, identifié à la stratégie secrète du double jeu que l'on s'obstine à lui prêter, stratégie de vieux paysan, silencieux et rusé. Dans la zone libre, jusqu'en novembre 1942, c'est à travers le décodage subtil d'un double langage que se fait la lecture de la presse et des revues autorisées. Le choix de la clandestinité, enfin, exige des vies doubles, des journées doubles, des identités doubles, tandis que les contraintes de la pénurie imposent le marché double...etc.

#### **Texte 5 - la notice "ambivalences" de *Les mots de 39-45*, PUM, 2010, p.10.**

**Ambivalences** – Dans tous les pays occupés, des sensibilités et des réactions complexes gouvernent les attitudes. En France, si l'évolution d'ensemble de l'opinion indique une hostilité de plus en plus accusée à l'égard de l'occupant et un rejet de Vichy, elle ne suit pas une progression linéaire. Elle alterne prise de conscience et retours vers la confusion, lucidité et phases de régression. La ferveur équivoque à l'égard du « vainqueur de Verdun » sème longtemps le trouble et multiplie les écrans qui anesthésient les consciences.

L'ambivalence des attitudes est un trait dominant de la période. On en trouve un exemple dans la séparation installée entre le ralliement au Maréchal Pétain et l'absence d'adhésion au régime dont il est la clé de voûte. Contre toute logique, mais au nom d'une « logique » autre, cette dissociation entre maréchalisme et pétainisme n'est pas vécue comme une contradiction. Elle permet de rester fidèle au Maréchal tout en refusant la collaboration, éventuellement de soutenir la cause de la résistance. Si l'ambivalence n'est pas la duplicité calculée, l'espace qui les sépare se rétrécit toutefois avec la confrontation au réel que les événements imposent. Les nombreuses contradictions de la période sont les miroirs de sa complexité et de la difficulté à saisir

---

<sup>4</sup> Expression préférée à celle d'« histoire du temps présent », communément admise. Sans développer ici les raisons qui expliquent ce choix et qui ont été exposées ailleurs – par exemple dans mon séminaire à l'EHESS –, je me bornerai à indiquer que cette dénomination se réfère moins à la brièveté du temps écoulé entre l'événement et son étude, à l'unité de temps entre sujet et objet, qu'à l'idée de contemporanéité, à mes yeux plus ouverte aux adaptations que celle de temps présent, plus apte à prendre en compte les discontinuités du temps. Complémentairement à l'étude du passé proche, l'objet du très contemporain serait une réflexion sur les ressorts, les temporalités et les fondements de la contemporanéité, sur les usages du passé au présent – y compris ceux d'un passé relativement éloigné en train de resurgir –, sur le poids des représentations du futur, des attentes, sur ce qui se façonne quand elles entrent dans la lecture du présent et les recompositions sélectives du passé.

le sens véritable des réactions collectives. Partout présente, l'ambivalence des opinions est un mode de fonctionnement social. Elle semble traduire l'existence d'une sorte de culture du « penser-double », vécue au quotidien comme une conduite de nécessité.

Stratégie de contournement, l'ambivalence n'est pas le renvoi de deux camps dos à dos. On peut l'interpréter comme une pédagogie des situations contraires [ainsi la dissociation du Maréchalisme et du pétainisme n'est pas vécue comme une contradiction], face à l'obligation de vivre aux côtés et sous la domination de l'ennemi. Pendant les mois terribles du printemps 1944, elle a peut-être permis aux Français d'affronter l'épreuve de la double violence, sans jamais confondre ses auteurs. Les sacrifices imposés par les libérateurs – les bombardements meurtriers – ont été subis et acceptés avec dignité, sans céder aux indignations à sens unique de Vichy.

### **Textes proposés par Cécile Vast –**

#### **Texte 6 - « Les prismes de l'imaginaire » in *L'opinion française sous Vichy. Les Français et la crise d'identité nationale. 1936-1944*, Seuil, 1990, p. 17-19**

[Il faut] croire que Vichy est à jamais condamné aux filtres de l'imaginaire. Il ne s'agit pas là d'une simple boutade mais d'une observation qui rejoint en droite ligne les axes majeurs autour desquels ce travail a été construit. Tout d'abord une affirmation de principe, qui sera développée ultérieurement, et qui conditionne fondamentalement le choix de la méthode et l'orientation de la réflexion : l'élucidation des phénomènes d'opinion et, avant tout, la compréhension des comportements collectifs passe moins par leur mise en relation logique avec les faits réels (1), ou par la mesure d'influence des idées exprimées dans le cadre de systèmes théoriques et de stratégies organisées — comme, par exemple, les programmes et la ligne des partis politiques — que par l'analyse des représentations mentales à travers lesquelles ces idées et ces faits sont perçus, vécus, commentés et jugés par les contemporains (2). La vérité qui décide des attitudes des acteurs sociaux n'est pas la vérité de l'événement que les historiens parviennent après, et parfois, à reconstituer. Elle est, exclusivement, celle qui s'impose à eux et celle du moment où elle s'impose (3). Le phénomène est général et constant, mais la France des années 30 comme celle des années de guerre offrent l'exemple de situations de crise où il se manifeste de manière caractéristique, parfois à l'extrême, avec tous les risques de dérives que comporte une intervention excessive de l'irrationnel dans les modes de pensée collective. Entendons-nous bien. Le fait de reconnaître l'importance de l'irrationnel dans les facteurs d'influence de l'opinion n'est pas un retour aux simplifications de Gustave Le Bon (4). Il ne s'accompagne d'aucune sorte de complaisance à l'égard des diverses idéologies élitistes ou des théories socio-politiques fondées sur l'« animalité » des foules, le mépris de la raison et l'exaltation des « instincts des masses » qui ont pu en découler (5). Il se réfère uniquement à son constat : ces courants et ces dérèglements existent, ils appartiennent à ces *obscures profondeurs* de la vie mentale dont parle Marc Bloch (6). Sans exagérer leur force, ils ont leur place dans l'explication politique, et une histoire de l'opinion qui voudrait les ignorer ne remplirait pas sa fonction (7).

- (1) Au sens objectif du terme, soit tels que l'historien établit leur « réalité », *a posteriori*.
- (2) De façon un peu plus restrictive, mais dans le même esprit, Maurice Agulhon écrit : « La principale conclusion généralisable de *La République au village* est que la classique histoire des idées, des opinions, des politiques théorisées et organisées n'expliquent pas la totalité des comportements » (« Conflits et contradictions dans la France contemporaine », leçon inaugurale au Collège de France, Annales ESC, mai-juin 1987, p. 595-610, repris dans *Histoire vagabonde*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 1988). Cf. également, Pierre Laborie, « De l'opinion publique à l'imaginaire social », Vingtième Siècle. Revue D'histoire, avr.-juin 1988, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, p. 101-117.
- (3) « La seule vérité qui compte et le demeure bien souvent par la suite, en dépit des démonstrations les plus convaincantes », ainsi que l'écrivent, fort à propos, Jean-Jacques Becker et Serge Berstein (*Histoire de l'anticommunisme en France*, t. I, 1917-1940, Paris, Olivier Orban, 1987).
- (4) Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, Paris, PUF, « Quadrige », 1981 (1<sup>re</sup> éd. en 1895).
- (5) Cf. Serge Moscovici, *L'Âge des foules, un traité historique de psychologie des masses* (Paris, Fayard, 1981), dont on peut reprendre l'opinion exprimée à propos de la psychologie des masses fondées sur l'irrationnel : « Je refuse sa vision de l'Histoire, je doute de sa vérité, mais j'accepte son fait » (p. 21). Sur les réserves que l'on peut exprimer à l'égard de l'intérêt historique des théories de G. Le Bon, cf. Georges Lefebvre, *La Grande Peur de 1789*, suivi de *Les Foules révolutionnaires*, Paris, Colin, 1988 (1<sup>re</sup> éd. en 1932) et également, dans le même ouvrage, la présentation due à Jacques Revel.
- (6) Marc Bloch, qui écrit un peu plus loin, sans doute en mars 1942 : « La lourde atmosphère morale où nous sommes en ce moment plongés, estimera-t-on qu'elle marque en nous seulement l'homme des décisions raisonnées ? » (*Apologie pour l'Histoire, métier d'historien*, Paris, Colin, « Cahier des Annales », 1974).
- (7) Dans sa communication sur les foules révolutionnaires (cf. note précédente), Georges Lefebvre souligne que toute étude d'opinion se devrait de comporter une « reconstitution de la mentalité collective » et l'indication « des procédés au moyen desquels elle s'est formée », mais c'est pour ajouter : « On ne peut malheureusement pas dire que des livres — fort nombreux — dont le titre éveille pareil espoir, il en soit beaucoup qui le satisfassent » (*op. cit.*, p. 254).

**Texte 7 - Extraits de l'avant-propos à : *Les Français des années troubles. De la guerre d'Espagne à la Libération*, Seuil (collection Points-Histoire), 2003, pp. 13-14, 17-18**

Les textes réunis ici sont ceux d'un historien du très contemporain. À une exception près, un article de 1983 sur le poids de la Libération dans la construction de l'idée de Résistance dans l'opinion commune, ils rassemblent des travaux écrits dans la dernière décennie. Ils reflètent des évolutions qui tiennent à la plasticité d'un champ de recherche — les phénomènes d'opinion et les représentations collectives — caractérisé par l'imprécision de ses limites et la perméabilité de ses frontières. À travers des études sur la diffusion sournoise, dès la fin des années trente, d'une sorte

de culture rampante du consentement à l'inévitable, sur des exemples d'attitudes collectives dans la « France moyenne » de l'Occupation, en particulier face au sort des juifs, ou encore sur les passions, les déchaînements, les rêves du bonheur de la Libération et ses identifications aux constructions du futur, ils tentent d'aborder le continent incertain du mental-émotionnel collectif, de l'imaginaire social et de ses systèmes de représentations.

Le rapport du mental et des émotions collectives au politique traverse ces travaux, avec l'idée que son analyse peut apporter des éléments décisifs dans l'explication du social et la compréhension des modes complexes de son fonctionnement. Elle repose sur des convictions qui se sont affermies avec le temps et l'expérience. J'en garderai deux. La première pose que l'histoire ne procède pas du seul jeu des structures et des déterminismes extérieurs. Conscients ou non de « faire l'histoire qui les fait », les hommes sont des acteurs de leur destin collectif. Ils agissent sur les transformations du monde qui les transforme à leur tour, ne serait-ce que par la façon dont ils réagissent à l'événement, dont ils se l'approprient, le construisent et se déterminent par rapport à cette construction. La seconde découle de ce qui précède. Elle souligne l'importance fondamentale du mode de présence au monde des acteurs sociaux et la nécessité, pour l'historien, de retrouver quelques-uns des codes, des logiques de pensée, des formes de sensibilité et des catégories qui commandent et organisent ces représentations collectives. [...]

Pour revenir sur une idée exposée au début de cet avant-propos, c'est en particulier dans la façon de traiter le rapport du mental-émotionnel au politique, à travers la recherche de ce que furent les modes de présence au monde des acteurs sociaux, que doit se construire l'identité de l'histoire du très contemporain.

**Texte 8 - « Éloquence du silence » in Patrick Harismendy et Luc Capdevila (dir.), *L'engagement et l'émancipation. Ouvrage offert à Jacqueline Sainclivier*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, pp. 333-341**

L'histoire — entendue comme un savoir constitué sur le passé — se méfie des objets inconsistants et des mots fourre-tout à usage interchangeable. Pour des raisons exposées depuis longtemps, de nombreux historiens, notamment du politique et du très contemporain, relaient cette méfiance et la justifient. L'écriture, la crédibilité et la lisibilité de l'histoire buteraient sur trop d'obstacles quand les objets semblent se dérober comme des boules de mercure, quand des signes explicites et des traces visibles ne témoignent pas suffisamment de leur existence. Dans son expression collective — les zones obscures de la psychologie individuelle ne sont pas concernées ici — le silence est un de ces objets, parmi les plus caractéristiques. Il n'est pas mécaniquement réductible aux apparences de sa manifestation immédiate, la mesure de son importance tient surtout à celle de ses conséquences, sa lecture et son élucidation exigent plus que le *pourquoi* des explications causales habituelles. [...]

Il y a certainement beaucoup d'illusions à vouloir faire parler le silence, à trop le solliciter, à trop attendre de lui, et les mises en garde ne manquent pas (1). De toute façon, l'intention du propos n'est pas de prolonger ou d'approfondir une réflexion esquissée ailleurs (2). S'il s'agit bien d'un retour sur le silence, il n'est qu'un détour pour évoquer des problèmes posés par l'étude du mental et de la sensibilité collective

dans l'approche de la période. Sans constituer une clé passe-partout, il ouvre un chemin d'accès aux troubles et aux confusions du temps parce qu'il est lui-même, à la fois, un reflet et un révélateur de sa complexité. Il est le lieu des contradictions, des bifurcations, de la dissimulation, du secret, des brouillages, une sorte de *mot-témoin*, de *mot-problème*, dont la banalité résume une multitude de situations et d'incohérences apparentes qu'il faut essayer de démêler (3). [...]

Contrairement à la vision superficielle habituellement répandue, le silence est bien un moyen et une modalité d'expression. Il n'est pas absence de parole ou d'opinion, il n'est pas impossibilité ou refus de dire, il n'est pas oublié. Il est façon de dire, sans faire toujours entendre et signifier la même chose. Il est un des modes de réception de l'événement et, surtout quand les voix sont bâillonnées, une réponse aux pressions du pouvoir, aux injonctions des mots d'ordre, au matraquage insistant des slogans de la propagande. Sans pour autant ne traduire qu'un désaccord. [...]

Non seulement le silence parle, mais il reflète des émotions et des sentiments complexes dont il est presque seul à pouvoir témoigner. Il traduit une sensibilité qui exprime un rapport au monde, une façon de le penser tel qu'il est perçu au moment où il l'est, dans la fragilité d'un contexte changeant.

- (1) Pour Claude Levi-Strauss le silence ne peut pas être objet de connaissance. Pour Jorge Semprun, *L'Écriture ou la Vie*, NRF, Gallimard, 1994, il relève de la seule vérité de l'expérience, indicible, intransmissible.
- (2) Silences de la mémoire, mémoires du silence, in *Les Français des années troubles*, Points Histoire, 2003. Silence, in *Les mots de 39-45*, Presses universitaires du Mirail, 2006. *Le chagrin et le venin*, Folio Histoire, Gallimard, 2014.
- (3) La remarque ne vaut pas que pour le silence. On pense à la peur, peut-être au ressentiment, à la compassion, à l'absence... avec, pour ces derniers, des problèmes de saisie qui risquent d'être encore plus dissuasifs.